

Gabriel de Broglie

L'itinéraire Guizot

Guizot n'a pas encore sa biographie. Charles-Henri Pouthas, Douglas Johnson, Pierre Rosanvallon lui ont consacré d'importants travaux qui cernent sa pensée, pas sa vie. Si je cherche les raisons de cette lacune, je vois d'abord la difficulté, souvent signalée, d'établir la biographie des grands intellectuels. Leur existence ne se confond pas avec leur biographie, ni leur destin avec leur pensée. Leur réseau social est plus cérébral que circonstanciel. Leurs idées évoluent séparément de leurs œuvres, en un mouvement de plaques souterraines. Leur engagement a parfois été imprévisible pour leurs partisans comme pour l'historien. S'agissant plus précisément de Guizot, l'impopularité qui depuis 1848 l'a entouré a rebuté le biographe, comme l'immensité des sources a rebuté le chercheur.

C'est au moment où je préparais mon livre sur l'orléanisme que j'ai abordé Guizot. En brossant le tableau de cette famille politique, j'ai constaté que de nombreux personnages du XIX^e siècle n'avaient pas leur biographe. Je pourrais en donner une liste à des chercheurs en quête de sujets inédits. Parmi ceux qui ont échappé aux historiens, les Doctrinaires en général, Victor de Broglie, Prosper de Barante, Charles de Rémusat, et Guizot. La biographie de Victor de Broglie était à l'époque préparée par mon cousin Victor de Pange. Je me suis consacré à Guizot.

Ce dernier est le principal personnage du groupe ; il englobe toute la période, tout le mouvement, il en est l'archétype. Il possède en même temps une puissante originalité par rapport aux modèles de son temps, une personnalité riche, contrastée et vibrante. Avec la confiance de mon éditeur, la Librairie Académique Perrin, et avec le chaleureux encouragement de M. Rémy Schlumberger, de Mme Lebel et des autres membres de la famille Schlumberger, je me suis donc attelé à la biographie de Guizot. Et je découvre pleinement ce que *L'Univers illustré* annonçait au lendemain de sa mort : « Une des existences des plus laborieuses et des plus remplies que la plume du biographe aura jamais à retracer. »

*

Mon itinéraire Guizot, emprunté dans le seul objectif d'établir sa biographie, est probablement assez différent de toute démarche universitaire. Avant de lire ses œuvres, je me suis plongé dans les correspondances publiées avec la princesse de Lieven et avec Mme de Gasparin. J'ai eu accès à l'immense fonds de ses archives¹ *. J'ai aussitôt compris le soin de Guizot pour les archives, les sources, et son souci de laisser après lui un fonds documentaire et historique considérable.

Par où l'aborder ? Sans hésiter du cœur du personnage, de son cœur, c'est-à-dire à nouveau par les correspondances. J'ai donc déchiffré celles qu'il a échangées avec Mme de Mirbel², Mme Mollien³, Mme Lenormand⁴, Mrs Sarah Austin⁵, la duchesse de Broglie, la duchesse de Dino. Enorme est l'importance de la correspondance dans la vie de Guizot, de même que le temps qu'il y a consacré, son rôle dans son information et la formation de sa pensée. Meticuleux le soin qu'il a pris de conserver les lettres reçues et la copie de celles qu'il écrivait, et parfois de demander le retour de ses propres lettres. Ainsi de celles qu'il avait adressées à Mrs Sarah Austin, et de l'étrange détour de la correspondance avec Mme de Gasparin. À la mort de celle-ci, en 1864, Guizot réclama à sa nièce les liasses de lettres qu'il avait écrites à son amie de jeunesse depuis 1830. Le vieil homme les reçut, les relut, puis les renvoya, peut-être expurgées, à Orange, berceau des Gasparin, où cette correspondance demeura longtemps à la bibliothèque municipale au-dessus du théâtre. En revanche, on n'a retrouvé aucune lettre de Mme de Gasparin dans les papiers de Guizot. Les vivacités de la seule vraie confidente qu'il eut furent-elles jugées excessives par lui ou par ses descendants ?

J'explorai ensuite les papiers que Guizot avait conservés de sa jeunesse, lettres de Mme de Staël, de Chateaubriand, de Mme de Montolieu, épisode de Clémentine Rath. Pouthas avait déjà exploité toutes ces sources dans le volume qu'il consacra à *La Jeunesse de Guizot*. Je délaissai alors délibérément la Restauration et la monarchie de Juillet et sautai à la période postérieure à 1848. J'explorai l'abondante correspondance encore peu exploitée avec Génie, son chef de cabinet⁶, l'intéressant dossier avec Libri, les innombrables correspondances avec les hommes politiques proches de lui, etc.

M'échappant du fonds Guizot, j'abordai les Archives nationales, la Bibliothèque nationale, l'Institut, l'Assemblée nationale, la Fondation Thiers, Lovenjoul, la société pour l'histoire du protestantisme français, le British Museum. Puis j'ai voulu découvrir les

* Voir notes p. 308.

relations de Guizot avec son roi à travers l'immense et double correspondance, les lettres du roi, si froides, si émouvantes historiquement, précieusement conservées dans de beaux étuis reliés, et les lettres de Guizot à Louis-Philippe conservées dans les Archives de la maison de France. J'ai aussi voulu connaître les relations de Guizot avec la reine Marie-Amélie qui se félicita en 1840 de son succès sur le belliqueux Thiers, mais qui le rendit responsable des revers et conseilla à Louis-Philippe de s'en séparer dès 1847; avec Madame Adélaïde qui avait une répugnance excessive contre lui, mais se réconcilia avec lui grâce à Mme de Boigne; avec chacun des fils — ceux avec qui il s'entendait bien, Aumale, Nemours, et ceux dont il était éloigné, Orléans, Montpensier, Joinville — et la duchesse d'Orléans.

Au Val Richer, où je fus plusieurs fois accueilli, je découvris une source originale, trois forts albums de tous les articles nécrologiques découpés en 1874, conservés par une branche de Witt et récemment offerts au berceau familial. Cette immense revue de presse retrace les derniers moments de Guizot, décrit dans le détail le cadre où il vécut, sa chambre, les objets aux murs, révèle nombre d'anecdotes peu connues, apporte des jugements très contrastés selon la tendance des journaux, témoigne de l'universalité de sa renommée à travers l'Europe, offre enfin un vaste et minutieux portrait de Guizot tel que les témoins de sa mort ont pu se le représenter.

Une conversation me mit un jour sur la voie des papiers de Pouthas, décédé à Cherbourg en 1974. L'obstination très méritoire de Mme d'Huart avait abouti au dépôt de l'ensemble de ces papiers aux archives privées⁷. Ce fonds comporte plusieurs parties manuscrites mais achevées d'un futur livre sur Guizot et la monarchie de Juillet : « Le ministre de l'Intérieur » (1^{er} août-2 novembre 1830, 183 p. dact.) « L'œuvre de Guizot au ministère de l'Instruction publique de 1832 à 1837 » (261 p. dact.), « Le ministère du 12 mai », « La crise orientale » (70 p. dact.), « Les mois heureux de l'ambassade à Londres » (février-juillet 1840, 40 p. ms). En outre, parfaitement classées, établies de l'écriture un peu gothique de Pouthas, d'innombrables fiches témoignant de l'immense dépouillement des mémoires publiés et des archives publiques et privées non déposées, couvrent essentiellement la période de la monarchie de Juillet.

J'ai eu enfin accès aux papiers dits du « cabinet Guizot », ceux qui n'ont pas été versés aux Archives et qui sont en cours de classement aux Archives départementales de Caen avant de regagner leur place dans la galerie du premier étage du Val Richer⁸. Ce fonds est lui aussi très important. On y trouve la cassette de bois qui contient les correspondances familiales que consultèrent et publièrent en partie Mme de Witt, Véga⁹ et Pouthas : lettres de Mme Guizot mère, cent vingt lettres à Pauline de Meulan (1808-

1827), des immenses correspondances — avec Élisabeth Dillon (1826-1832) et avec Henriette, sa fille préférée (1836-1874) —, touchantes, et très riches d'indications biographiques. On y trouve aussi une source jusqu'ici inconnue : dix-sept agendas (1858-1874) dans lesquels Guizot a noté chaque jour sur quatre colonnes les lettres écrites et reçues, qu'il totalisait chaque mois, et les visites reçues et faites. Surprenante minutie qui donne avec une précision saisissante, mais non pas totale, l'emploi du temps et le cercle des relations.

Cet itinéraire s'est évidemment croisé avec la consultation des archives familiales et la lecture des mémoires et des ouvrages des historiens du temps. Il n'est pas terminé. Manquent encore les sources lointaines en Angleterre, en Russie, en Allemagne.

*

Une exploration comme celle-là est-elle jamais achevée ? Au jour où nous parlons en tout cas, les principales sources recensées et les principales œuvres lues, la biographie de Guizot m'apparaît marquée par deux caractères généraux très prononcés : une continuité remarquable et une dualité fondamentale.

Dès le jour de 1812 où il rencontre Pauline de Meulan, Guizot apparaît tout armé de savoir et de doctrine, de morale et d'austère assurance sans un instant de relâchement, tel qu'il passera à la postérité soixante-deux ans plus tard. La continuité de cette existence se marque d'abord dans ses affections familiales. Il faut évoquer la figure de sa mère, et auprès d'elle, le souvenir toujours présent de son père guillotiné. Mme Guizot mère forma le caractère de son fils, contribua à sa première instruction, guida toutes ses démarches puis, lorsque ses parents Bonicel moururent, en 1823, vint habiter avec lui et lui imposa désormais sa présence pas toujours commode, mais devant laquelle il fit plier tout son entourage.

Continuité remarquable que cette fidélité au souvenir de sa première épouse, Pauline de Meulan. Il conserva près de lui pendant plus de quarante ans ses lettres, retrouvées au pied de son lit de mort. Il refusa de lui consacrer une notice. « Ce que j'écrirais, il n'y a qu'elle qui puisse le lire. » Il lui écrivit en effet, deux mois après sa mort, deux lettres poignantes. Mais, quelque temps plus tard, l'inconsolable se prenait de passion pour la nièce de sa première femme, Élisabeth — dont il dira : « C'était Pauline jeune » —, et l'épousait.

Continuité aussi, le deuil profond de son fils François, élève à Polytechnique, enlevé à vingt-deux ans par la tuberculose, comme Pauline de Meulan, comme Élisabeth Dillon. C'est l'ébranlement de ce deuil qui crée l'ardente liaison avec la princesse de Lieven ; celle-ci

vient elle-même de perdre deux de ses fils. « Désormais, lui dit-il, vous n'êtes plus seule. » Ajoutons la riche intimité qu'il cultive avec ses filles et leur descendance, avec Henriette surtout, et qui les faisait invariablement se réunir autour du patriarche le jour de son anniversaire, le 4 octobre. « La vie est dans le cœur, et le cœur est dans la famille », écrivit-il à Henriette dans une de ces belles formules qu'il affectionnait.

Dans la continuité, il faut placer les affections féminines de Guizot, plus intenses, plus tendres, plus importantes qu'on aurait pu le penser au premier abord. Le sentiment pour Mira Chabaud, à dix-huit ans, n'aurait pas grande importance si elle-même, ses nièces et ses petits-neveux n'étaient restés liés à Guizot jusqu'à sa mort. Son sentiment pour Clémentine Rath à vingt ans non plus, si quarante-deux ans plus tard, à la mort de sa mère, Guizot n'avait éprouvé le besoin de faire revivre le souvenir de sa fiancée d'un jour et de connaître le récit de sa vie. À quel âge connut-il la Nîmoise Laure de Daunant ? Sur quel mode sentimental commença leur relation qui fut une des plus intimes de sa vie, dura au moins soixante-cinq ans et s'épanouit en une connivence rieuse et souvent légère ? Il faut ajouter au chapitre des amitiés amoureuses la duchesse de Dino : ils se connurent sous la Restauration, et se retrouvèrent après la mort de la princesse de Lieven.

C'est dans le cercle étroit de quelques amitiés ou affinités intellectuelles que se marque le plus fortement la continuité chez Guizot. Celui-ci se lança dans la carrière comme l'un des disciples de Royer-Collard à l'Université impériale en 1812. Il y connut Victor Cousin et Villemain, presque en même temps Prosper de Barante et Louis Vitet, puis peu après Charles de Rémusat et Victor de Broglie. Ces six personnages l'accompagnèrent pendant un demi-siècle. Il écrira la vie de trois d'entre eux : Barante, Vitet et Broglie. On n'a pas assez souligné combien les biographies de Victor de Broglie et de Guizot s'entrecroisent. Les deux ménages se lièrent en 1817. Albertine et Pauline étaient des personnalités de la même trempe. Broglie et Guizot des Doctrinaires de la même hauteur de vues et de la même rigueur de caractère. Ils furent ensemble dans l'opposition sous la Restauration. Victor de Broglie le soutint dans sa première campagne dans le Calvados en 1829. Ils établirent ensemble la monarchie de Juillet, ils unirent leur carrière ministérielle, se succédèrent dans les mêmes fonctions, ministère de l'Instruction publique, ministère des Affaires étrangères, présidence du Conseil, ambassade à Londres. Guizot faisait chaque année des séjours à Broglie.

Ce fut lors de l'un de ces séjours qu'il décida d'acquérir le Val Richer. Comme à Broglie, il y plaça la bibliothèque au cœur de la maison, un escalier circulaire, une réplique de Moïse de Michel-Ange, symbole des Doctrinaires, et, dans le parc, une allée des

Doctrinaires mais qui n'est que de marronniers tandis qu'à Broglie elle était de quadruple rangée de hêtres, aujourd'hui disparus. Victor de Broglie le précéda dans la retraite du pouvoir, mais il continua de jouer sous la deuxième République le rôle de chef du parti conservateur qu'aurait aimé jouer Guizot, et surtout il trouva dans son fils Albert et dans son gendre Othenin d'Haussonville les successeurs politiques que Guizot avait tant espéré voir dans les siens. La photographie dédicacée de Victor de Broglie n'a plus quitté sa chambre.

On pourrait multiplier les exemples de la continuité chez Guizot. Dans son action publique, dès 1814-1815, il rédigeait les lois sur la presse, les associations, les libertés publiques, le régime électoral, la réforme communale et départementale, questions auxquelles il consacra sa carrière gouvernementale.

En matière religieuse, la foi protestante la plus haute et la plus exigeante l'a toujours habité. Les affaires du protestantisme ne furent pas seulement l'occupation de la fin de sa vie, culminant avec le Synode de 1872. Il faisait partie du Consistoire de Paris depuis 1815, était membre de la Société de la morale chrétienne depuis 1821 et son premier écrit sur ces questions date de 1838.

Quant à son œuvre littéraire, elle est une longue et importante succession d'études reprises et amplifiées du début de la Restauration jusqu'à la troisième République. Chacun de ses articles, discours, brochures ou ouvrages est un acte marqué par les circonstances, qui s'inscrit dans un dessein à longue portée. Cette œuvre toute en situation explique peut-être que Guizot n'ait jamais rassemblé ses analyses en un ouvrage de doctrine. Et pourtant, dès 1816, il traçait le plan d'un traité de droit constitutionnel qu'il n'écrira pas; et, en 1821, il commença à écrire un traité de philosophie politique qu'il n'achèvera pas. C'est le propre des Doctrinaires que de ne pas avoir formalisé leur doctrine, et la responsabilité en incombe principalement à Guizot. La continuité de son œuvre n'en est peut-être que plus évidente.

En doctrine politique, les brochures sur le gouvernement représentatif, le régime électoral, la situation parlementaire paraissent dès 1816-1820. L'idée d'une Société des sciences morales et politiques est lancée dès 1815 pour aboutir au rétablissement de l'Académie en 1832. L'*Histoire de la civilisation en France* et l'*Histoire de la civilisation en Europe*, qui connaîtront tant d'éditions jusqu'à la fin du siècle, trouvent leur première publication en 1828. Les *Études sur le XVIII^e siècle anglais* et sur la *Révolution d'Angleterre* comprennent les éditions successives qui s'étagent de 1823 à 1863. L'*Histoire de France* sera raconté à ses enfants en 1837 avant de l'être à ses petits-enfants en 1872.

Si l'on s'en tenait à ces traits de continuité, la vie de Guizot apparaîtrait ainsi tout entière consacrée à la fidélité à ses attache-

ments, à l'étude de l'histoire et des questions morales, à la connaissance de l'Angleterre et à la louange de son exemple, à la fondation de la monarchie parlementaire en France.

*

Mais une dualité profonde caractérise Guizot. Selon les épisodes et parfois dans les mêmes épisodes apparaissent deux faces opposées du personnage. L'une est idéaliste, sensible, sincère, morale, pieuse, fidèle. L'autre est réaliste, dure, efficace, sans scrupules, cynique. Jamais il n'est inintelligent, inactif, malhonnête. Mais jamais non plus il n'est tout à fait naïf, ni spontané, ni enthousiaste. Dans sa vie privée, Guizot est à la fois austère et sensible, secret et solennel, égoïste et attentif. Dans une existence tout entière consacrée au devoir et au culte de souvenirs multiples, voyez comment s'insère la liaison éclatante avec la princesse de Lieven, comment l'homme public s'expose à cause d'elle aux critiques et à la caricature, comment le gouvernant risque de compromettre des intérêts d'État en se soumettant au captivant pouvoir de l'ancienne maîtresse de Metternich, liée à la Cour de Russie, à la Cour et à la société anglaise.

Dans son activité publique, nul n'est plus représentatif de l'espèce des grands intellectuels et pourtant nul n'a revendiqué plus hautement la responsabilité solitaire du chef. Il est d'abord et essentiellement un universitaire, mais il s'engage dans l'action politique à la première occasion. Il est ainsi aux mêmes dates professeur et fonctionnaire engagé, journaliste et militant, parlementaire et homme d'État, orateur et homme de cabinet. Si l'on s'attache à ses méthodes, on constate que chez lui le Doctrinaire est le contraire d'un théoricien, un réaliste. Pour imposer ses vues élevées sur le régime parlementaire, il manipulera la presse, opprimerà l'électorat, pervertira la fonction publique et abaissera la fonction représentative. Pour asseoir son pouvoir, l'homme intègre, personnellement au-dessus de tout soupçon, sera tolérant pour l'affairisme, conservera la proche collaboration de Génie qui avait une réputation douteuse, utilisera les services d'agents de renseignements, et protégera personnellement un professeur italien, Libri, gravement accusé de piller les collections d'État. La fin de son ministère retentira de scandales et de corruption. L'avènement de la bourgeoisie d'affaires lui imposait certains accommodements avec son éthique personnelle.

Mais il est une autre manière de mettre en valeur la dualité de la personnalité de Guizot, c'est de voir comment il étend cette dualité à son entourage en un véritable manichéisme, et de relever la liste de ses amitiés politiques et de ses inimitiés. C'est Guizot lui-même qui, par orgueil ou par conviction, a érigé la notion d'« amis politiques »

en système de gouvernement. Il faut d'abord faire la liste de ses rivaux, avec qui il eut des relations difficiles : Talleyrand, La Fayette, Tocqueville, Lamartine, Hugo, Thiers. C'est une liste significative. Les relations avec Thiers sont, dans la vie de Guizot, antithétiques de celles avec Victor de Broglie. Ils désirèrent aussi fortement l'un que l'autre le pouvoir absolu. Guizot en écarta Thiers, l'obtint et l'exerça de façon discutable. Il en fut chassé, espéra longtemps être rappelé. Mais il fallut attendre vingt ans, et ce fut Thiers qui redevint chef de l'exécutif, sauveur de la patrie et président de la République. La longévité de Guizot lui fit assister à l'élimination de Thiers, la longévité de Thiers à la mort de Guizot, mais non point à son enterrement. Le jour des obsèques au Val Richer, Thiers prit le train pour Lisieux avec toutes les personnalités qui s'y rendaient, mais il descendit en cours de trajet et disparut sans donner d'explication ! Curieux épilogue des relations entre deux hommes des plus influents, des plus actifs et des plus opposés de ce siècle.

Parmi les hommes politiques orléanistes, il faut mettre à part ceux qui devinrent les adversaires de Guizot au cours de la monarchie de Juillet parce qu'ils étaient partisans d'un retour à l'esprit de 1830 ou d'une évolution vers la République : Laffitte, Dupin, Odilon Barrot, Passy, Dufaure. Il faut encore distinguer ceux dont il s'est éloigné ou séparé au hasard de combinaisons parlementaires ou par incompatibilité d'humeur, tels Montalivet, Jaubert, Villemain, Cousin, Duvergier de Hauranne et surtout Molé. La rivalité entre le grand dignitaire qu'était Molé et le grand esprit qu'était Guizot s'explique surtout par une opposition de caractère, mais reste une des faiblesses de la monarchie de Juillet. Louis-Philippe peut se reprocher de l'avoir tolérée. Une part toute personnelle doit être faite à Charles de Rémusat, ami de longue date, rival dans le cœur d'Élisa, et son duelliste en politique puisque Rémusat attacha sa carrière à celle de Thiers.

Venons-en aux vrais amis politiques de Guizot, ceux qui ne se sont pas séparés de lui et qui l'ont au contraire soutenu dans son exercice du pouvoir, de 1840 à 1848, et surtout à partir de 1845. Ils sont souvent de grands notables comme Victor de Broglie, Sébastiani, Bugeaud, Duchâtel dont la fille épousa le duc de La Trémoille, Prosper de Barante. Il faut ajouter le maréchal Soult, avec lequel il cohabita au gouvernement sans lui accorder beaucoup de considération. D'autres lui apportent des appuis politiques indispensables comme Bertin de Vaux, l'influent directeur des *Débats*, très lié à Guizot et l'ayant soutenu jusqu'en 1848 et même après, comme à certains moments Buloz, le très actif directeur de la *Revue des Deux Mondes* dont Guizot sera sous le second Empire l'un des piliers, Hébert, Dumon, Louis Vitet. Dans de nombreux cas, Guizot attire à la politique des amis personnels pour en faire, de toutes pièces, des

parlementaires, comme Léonce de Lavergne, Cuvillier-Fleury, Rossi, Salvandy, Piscatory, Mallac, Banneville. Des amis plus proches encore viennent l'entourer à la Chambre des députés, comme les trois Daunant, les cinq Gasparin, le général de Chabaud-Latour.

Un clivage si personnel et si fort, parmi le personnel politique, entre ceux qui sont des amis et ceux qui ne le sont pas révèle à coup sûr le caractère entier de Guizot, sa volonté tendue vers le pouvoir, son autorité tranchante. « Oui, j'aime le pouvoir parce que j'aime la lutte », disait-il. Ces traits sont bien différents de l'intelligence souveraine et de la sérénité apparemment détachée du Doctrinaire. « Après la vérité, ce que j'aime le mieux, c'est la contradiction », confiait-il encore. « Guizot est un penseur réprimé par un homme d'État, écrit Faguet, [...] un modéré impérieux. »

Cette dualité fondamentale traduit l'ambiguïté de nature et d'attitude des Doctrinaires qui furent des tacticiens et des expérimentateurs sociaux beaucoup plus que des théoriciens. Ainsi, la carrière de Guizot oscille-t-elle constamment entre la consécration intellectuelle et la sanction politique, entre l'éloge et l'impopularité.

*

Toute biographie se construit selon des périodes. Celle de Guizot est davantage marquée par les grands événements politiques que par les épisodes privés. Le travail du biographe trouve son intérêt en révélant les derniers et en les combinant avec les premiers. Dans une vie si active, on peut hésiter sur le choix des césures.

Prenons d'abord les lieux où il vécut. La trame est particulièrement simple : douze années d'enfance sous la Révolution à Nîmes, sept années d'études à Genève, arrivée à Paris en 1805. Il effectue un séjour à Genève en 1807, cinq séjours à Nîmes en 1809, 1811, 1814, 1830 et 1860, un séjour à Gand en 1815. Il voit pour la première fois la mer en 1831, s'installe au Val Richer en 1836, séjourne pour la première fois en Angleterre comme ambassadeur en 1840, y retournera sept fois, passe par Bruxelles en 1848 et en 1854, fait une brève excursion à Ems en 1850, et c'est tout. À partir de 1826, il passe quarante-huit ans entre la rue de La-Ville-l'Évêque, la rue du Faubourg-Saint-Honoré à partir de 1859 et le Val Richer où il réside le plus souvent après 1850. On peut difficilement imaginer existence plus sédentaire.

Plaçons-nous sur un autre terrain, celui de sa vie privée. Là encore, les coupures sont remarquablement simples : mort de son père guillotiné en 1794, séparation d'avec sa mère de 1805 à 1823, mariage avec Pauline de Meulan 1812-1827, remariage avec Élisabeth Dillon 1828-1833, acquisition du Val Richer en 1836 et mort de son fils en 1837, liaison avec la princesse de Lieven 1837-1857, mort de

sa mère en 1848, naissance et mariage de ses enfants, naissance de ses petits-enfants, mort de sa fille Pauline en 1874 dont le chagrin l'aura probablement emporté. Ces quelques dates sont essentielles dans la vie de Guizot. Elles traduisent à la fois la cruauté des deuils qui l'ont tant de fois frappé et la richesse de son intimité familiale. « J'ai beaucoup perdu dans ma vie, écrit-il à Mme Mollien en 1855, tant perdu qu'il ne me reste plus sur ce que je possède encore aucun sentiment de sécurité. Je n'oserais dire à personne avec quelle effroyable rapidité marche en moi l'inquiétude. »

Sans doute les œuvres pourraient-elles fournir une trame plus générale. Guizot n'a pas écrit moins de soixante-dix volumes et sa biobibliographie, établie par Charles-Henri Pouthas jusqu'en 1830 et poursuivie par Pierre Rosanvallon, formerait à elle seule un volume complet. La difficulté vient de ce que Guizot a constamment traité les mêmes sujets, repris et amplifié ses textes. Les travaux de sa jeunesse figurent dans une dizaine de périodiques et remplissent des pages de notices et d'articles. Ils ont donné plus tard des volumes. Les rapports, manifestes, lettres ouvertes sur des questions politiques sont au nombre d'une vingtaine et s'étalent sur soixante ans. Les collaborations régulières se trouvent dans une dizaine de journaux, la publication de documents, d'annales, d'archives, de mémoires forment cinq ou six collections différentes et remplissent près de cent volumes. Les discours parlementaires forment cinq volumes, les discours académiques et mélanges biographiques cinq autres, les mémoires huit volumes. L'enseignement de l'histoire générale, constamment réédité, comprend au moins cinq volumes, les études sur l'histoire d'Angleterre huit volumes, les ouvrages philosophiques et religieux six volumes, les études de littérature trois volumes, l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants* six volumes, les correspondances publiées six volumes, plus des ensembles de lettres publiées dans dix autres revues ou volumes. Si l'on cherche à classer ce foisonnement éditorial, on retiendra que l'essentiel de la pensée politique est fixé en 1817, que l'essentiel de l'histoire est donné avant 1830, que la monarchie de Juillet fournit les volumes de discours parlementaires et de mémoires, et que la retraite est essentiellement consacrée aux méditations et aux mélanges.

Il ne saurait être question de retracer ici les étapes de la vie publique de Guizot. Marquons seulement les charnières. Elles recoupent presque toutes les grandes coupures de l'histoire de France à partir de 1814. Mais, à y regarder de plus près, on trouve d'autres coupures qui nous intéressent seules ici, précisément parce qu'elles sont la trame de sa propre carrière.

Sous la Restauration, c'est en 1817, alors qu'il a trente ans, que se constitue le groupe des Doctrinaires dont il forme l'aile progressiste. En 1827, à quarante ans, il passe du conflit d'idées à l'engagement de combat. Il anime les sociétés d'opposition. Ses relations s'orien-

tent à gauche. Il est surveillé par la police. En 1829 il est désigné comme candidat unique du parti libéral dans le Calvados avec l'appui de Dupont de l'Eure, de Bignon et de Victor de Broglie. Élu député en janvier 1830, il y sera réélu neuf fois. Il effectuera dix-huit ans de mandat parlementaire et huit ans de mandat de conseiller général et de président du conseil général. L'élection d'août 1846 sera la plus largement acquise et la dernière, celle d'avril 1849, scellera son échec.

Sous le régime de Juillet, en octobre 1830, Guizot se range définitivement dans le parti de la résistance opposé au parti du mouvement. L'ancien Doctrinaire progressiste formule la doctrine du juste milieu et se retire du gouvernement donné en gage à la gauche pour mieux préparer son retour aux affaires. En mars 1837 s'achèvent quatre années et demie particulièrement fécondes au ministère de l'Instruction publique, étape marquante de sa vie et de l'histoire gouvernementale de notre pays. Guizot se retire à nouveau, puis participe à l'alliance contre nature de la coalition pour mieux préparer son accession au pouvoir, le 29 octobre 1840. Si l'on cherche une césure dans le ministère Guizot — qui détient le record absolu de la longévité gouvernementale en France —, on ne la trouve pas en septembre 1847, date à laquelle il accède à la présidence du Conseil, mais en janvier 1845, lorsque Guizot, devant la contestation parlementaire, menace de se retirer. Il l'emporte une fois encore et les élections générales suivantes envoient à la Chambre la majorité la plus docile et la plus conservatrice qu'il puisse souhaiter.

La chute de la monarchie de Juillet clôt la carrière active de Guizot. Il lui reste à vivre vingt-six années que l'histoire peut retenir comme une longue et laborieuse retraite, mais que le biographe découvre comme une longue attente du recours et du retour.

Tant que Louis-Philippe est en vie, Guizot semble porté par l'espoir. À partir de 1850, il entreprend une série de démarches en faveur de la fusion monarchique, jusqu'à l'échec de la réconciliation à la fin de 1856. Il est curieux de noter qu'il n'a pas tout à fait rompu avec le personnel impérial, notamment avec Morny et Persigny, et qu'il a été reçu plusieurs fois en audience par Napoléon III qui lui a toujours témoigné beaucoup de considération. Il approuvera même le dernier ministère du régime, présidé par Émile Ollivier, se rendra aux réceptions officielles et présidera la Commission de réforme de l'enseignement supérieur. L'écroulement de l'Empire va-t-il redonner un rôle à Guizot? Il publie des lettres-manifestes et plaide la cause de la France devant l'Europe¹⁰. On lui offre l'ambassade à Londres comme à Talleyrand en 1830. Celui-ci n'avait alors que soixante-seize ans, Guizot en a quatre-vingt-cinq. Il refuse et se retire, assistant à l'éviction de Thiers par ses disciples politiques, Albert de Broglie en particulier. Il vit assez pour connaître la faillite

définitive de la fusion, et l'élection conservatoire du maréchal de Mac-Mahon comme président de la République pour sept ans. Il s'éteint le 12 septembre 1874, avant le revers électoral des partisans de la monarchie parlementaire. Ces échecs ne sont à aucun moment les siens. Jusqu'au bout il conserve son assurance intellectuelle, son influence, son autorité morale, et son jugement figé sur le système de gouvernement dont il n'a pas cessé de professer qu'il était le meilleur.

*

L'opinion et les historiens ont gardé de Guizot, plus d'un siècle après sa mort, une image fixe, celle du Doctrinaire-protestant-ministre frappé d'impopularité. Ils ont souvent retenu contre lui la caricature de sa silhouette et de sa pensée, avec des phrases lapidaires enlevées de leur contexte, comme le « Enrichissez-vous ! », ou le « Je vous méprise comme un fait ». C'est dans des continuités diverses et rarement assemblées que se découvrent l'homme et son destin.

La jeunesse reste marquée par le drame de la Révolution et l'exécution de son père. C'est un adolescent forgé par l'épreuve, marqué par la rigueur calviniste de sa mère et de ses grands-parents maternels, un étudiant avide qui manifeste dans le premier tiers de sa vie une précocité intellectuelle exceptionnelle. L'homme mûr connaît à la fois le plein épanouissement de ses capacités et l'acharnement du sort contre son bonheur privé. Intelligence souveraine, don de l'éloquence, activité inlassable le portent aux plus hauts degrés de l'influence et de la réussite. Aux mêmes instants, les deuils, loin de l'abattre, le jettent avec une combativité accrue dans l'action politique. Cette époque de sa vie ne s'achève pas en 1848, mais à mon avis plus tard, vers 1856, au moment biologique de la retraite. Guizot connaît enfin une belle vieillesse, très active, très entourée, et, après tant d'épreuves et malgré les désagréments du grand âge, très heureuse.

Tour à tour polygraphe — il a écrit des poèmes, des critiques d'art et un dictionnaire des synonymes — et même nègre de sa future femme, professeur, historien, Doctrinaire, pamphlétaire, orateur, philosophe, presque théologien, mémorialiste, Guizot est doué d'une large faculté de composition, de facilités de rédaction, de clarté de style, du sens de la formule et même de l'aphorisme, mais il n'est pas un grand écrivain. J'insiste cependant : son meilleur titre en littérature, ce sont ses correspondances privées. L'œuvre publiée démontre que l'activité éditoriale a occupé une grande place dans la vie de Guizot. À plusieurs reprises, il en a vécu. Elle ne comprend pas de chefs-d'œuvre. Elle est moins marquée par la brusque éclosion du talent que par la continuité, l'approfon-

dissement et la concentration de la pensée, et la passion des idées.

Toute carrière suit une courbe. Celle de Guizot est une montée vers le pouvoir qu'il a théorisé, désiré, obtenu, exercé et monopolisé — montée qui se termine par une chute verticale sans rebond. Guizot a joui du pouvoir et, sans doute pour l'avoir trop aimé, l'a perdu. Du moins faut-il observer que, même pendant la période d'accord politique profond avec Louis-Philippe, le pouvoir fut toujours pour lui un combat acharné, et un combat ayant une portée morale. « Vous pouvez épuiser mes forces, lançait-il de la tribune, vous n'épuiserez pas mon courage. » Ou encore : « Vous aurez beau entasser injures sur injures, vous ne les élèverez jamais à la hauteur de mes dédains ¹¹. » La monarchie constitutionnelle, le gouvernement représentatif au profit de la bourgeoisie, la paix, l'entente cordiale, la prospérité économique aidée par le protectionnisme, le cens électoral, tels sont les credo grâce auxquels Guizot ne fut jamais saisi de doutes et fut toujours convaincu qu'il avait raison sur toute la ligne. Il faut ajouter que, s'il a échoué dramatiquement sur le plan des institutions, il a laissé une œuvre imposante dans l'ordre de l'esprit. Ses travaux ¹² sont autant de fondations intellectuelles : le professorat « élevé au rang de puissance sociale », comme disait de lui Augustin Thierry, un enseignement triomphal et longtemps réédité, la publication des collections d'archives, de mémoires et de documents historiques, la fondation de la Société pour l'histoire de France et du Comité des études historiques, l'enseignement primaire moderne de la France, la rénovation de l'enseignement supérieur, le rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques, un rôle d'animateur de l'Académie française pendant plus de vingt ans, l'appui donné à la fondation de l'École libre des sciences politiques en 1871. Cette liste, bien incomplète, suggère sans doute que, si Guizot aspire tant au pouvoir, c'est essentiellement pour assurer le *gouvernement des esprits*.

Il reste à décrire l'itinéraire proprement politique. De 1815 à 1830, Guizot se déplace vers la gauche et participe à l'établissement d'un régime révolutionnaire. De 1830 à 1837, il suit le mouvement inverse, sous la pression des émeutes et de la contestation. En 1837-1839, il fait provisoirement alliance avec la gauche. De 1840 à 1848, il dirige un gouvernement conservateur qui devient de plus en plus autoritaire. Après les secousses de février et de juin 1848, les questions se posent désormais sur le terrain social. Guizot lutte contre la démocratie et le socialisme. Il souhaite le rétablissement d'une monarchie et, en attendant, s'accommode de l'Empire, de Thiers et de Mac-Mahon. Peut-on, dans ces conditions, réduire sa carrière à une évolution du libéralisme vers le conservatisme ou à une dérive de la gauche vers la droite ? Si l'on cherche une explication à cet itinéraire qui reste dans des marges très étroites, on n'en trouve point qui soit propre à Guizot. Il ne s'est pas converti

aux idées de droite, ni à celles de la contre-révolution telles qu'elles étaient formulées dans sa jeunesse, ni à celles du second Empire. S'agit-il simplement du vieillissement naturel, d'une perte d'audace, d'une peur des risques, ou bien au contraire d'une réflexion approfondie sur les dangers de l'évolution ? Je ne le pense pas. Il me semble que, si Guizot paraît glisser insensiblement sur l'échiquier politique du progressisme vers le conservatisme, c'est une illusion d'optique. Il maintient en réalité une doctrine politique, fixée dès 1815, et continue à l'appliquer à une société qui, elle, change. Et, si la société a évolué, ce n'est pas seulement sous l'effet du radicalisme et des progrès du ferment révolutionnaire qu'il combat, c'est aussi sous l'effet des politiques d'éducation, de paix, de développement industriel et de prospérité économique qu'il a menées. Cette erreur d'analyse, chez un des plus grands analystes politiques du siècle, s'explique par sa hantise des désordres de la Révolution française. Fils de guillotiné, il tente d'intégrer toutes les ressources de la tradition historique et toutes celles de la science politique pour conjurer en France le démon des secousses sociales, comme l'Angleterre a réussi à le faire.

*

Quel homme du XIX^e siècle peut se vanter d'avoir maîtrisé toute la marche de son temps ? Au-delà de la dureté de l'homme d'État, et des limites du Doctrinaire, il y a l'homme Guizot, qui est unique — un homme se sachant prédestiné à conduire la société et à passer à la postérité. Son apparence physique même l'y prédispose. D'une taille petite mais qui semblait grande, Guizot a la tête d'un poète, le front haut mais non bombé, le profil sculptural, des arcades sourcilières nettement dessinées pour encadrer ses yeux, ceux-ci profonds et limpides, s'animant d'un regard vif, impérieux, sans réplique, les lèvres fines, serrées, frémissantes, une pâleur saine dans son âge mûr, le teint rose de la vieillesse robuste, de très belles mains dont il savait jouer et qui étaient sa coquetterie, une physionomie enfin toujours attentive, parfois détendue et beaucoup plus souvent passionnée. « Il vous élevait poliment jusqu'à lui sans vous mettre tout à fait à votre aise. On était un peu essoufflé de l'ascension... Il vous parlait avec naturel et on se tendait pour lui répondre¹³. »

L'aspect le plus remarquable du personnage est bien la parole. Professeur, fils d'avocat, il savait jouer de sa voix qu'il avait tantôt lente et pleine, tantôt dramatique et presque haletante. Une bonne partie de sa gloire et nombre des épisodes de sa vie s'expliquent par la force de son éloquence. « Lorsqu'il montait à la tribune, sa tête touchait au ciel », disait Victor Hugo ; et Béranger : « Savez-vous qu'alors il grandit terriblement ? »

L'un des traits les plus marquants de sa personnalité est l'activité.

Il se livrait en permanence à une prodigieuse dépense d'énergie et de passion, qu'il appliquait aux grandes affaires de l'esprit et de l'État comme aux détails domestiques. À aucun moment il n'a cessé de travailler, de lire et d'écrire, si bien que, d'une telle activité il est plus intéressant de relever les lacunes que d'énumérer les objets. Guizot avait tout lu dans sa jeunesse, mais vite, et il garda l'habitude de survoler. Dans sa maturité, il ne lisait plus que des livres d'histoire et des romans anglais. Sa bibliothèque du Val Richer comprit jusqu'à vingt mille volumes, surtout d'érudition, et peu de créations nouvelles. Il a ignoré tout le mouvement littéraire de la seconde partie de sa vie. Il allait une fois par an au Salon, guère plus souvent à l'Opéra, et ne chercha pas d'ouverture sur la vie artistique de son temps qu'il disait gouverné par l'« anarchie intellectuelle ».

La situation sociale de Guizot mérite quelque attention. Il ne renia jamais sa souche de vieille famille de pasteur protestant du Midi, même si ses coreligionnaires le trouvaient « le plus catholique des protestants ». Il est resté un Méridional, venu faire carrière à Paris, et devenu passionnément Normand. Il aime la chaleur, la nature et les arbres, goût qu'il tient de sa mère, tout autant que les salons et les palais officiels. Il ne fut jamais riche, vécut de son traitement et de ses droits d'auteur, connut des difficultés financières après 1848 et dut vendre une partie de sa bibliothèque à Londres, des tableaux sur le conseil de Morny, et même le Murillo que lui avait offert la reine d'Espagne. Il refusa de celle-ci, en 1846, le titre de duc et le million qu'elle lui proposa, ne désira pas être anobli par Louis-Philippe et voulut demeurer M. Guizot — il prononçait *Güizot*, à la cévenole —, même si cela lui fermait la perspective d'un remariage avec la princesse de Lieven, ce qu'à mon avis il n'envisagea pas vraiment. Il reçut seulement la Toison d'or — seul Français avec Thiers à en être honoré en son siècle, en dehors des princes. Il faut surtout noter que, malgré sa réputation d'austérité, Guizot était très sociable, très accueillant pour les jeunes, et même mondain. Il sortait beaucoup, était flatté de ses relations dans la haute société, cultivant l'amitié de la comtesse de Boigne, de la duchesse de Noailles, de la marquise de La Ferté Meung née Molé, de la duchesse de Dino, de la duchesse de Galliera, de la comtesse de Castellane, de la princesse de Belgiojoso, et régnait dans le salon de la princesse de Lieven. Cette dernière n'eut aucun mal à l'attirer dans la brillante société européenne dont elle était le centre. À côté des relations françaises très étendues, il faut mentionner ses précieuses relations anglaises¹⁴ parmi les historiens et dans l'aristocratie libérale, qui mériteraient une étude particulière, ses amis italiens, ses relations dans toute l'Europe, bien au-delà du cercle de la princesse de Lieven.

Mais comment Guizot se situe-t-il dans son temps ? Comme

beaucoup de ses contemporains, il n'est pas dégagé du XVIII^e siècle, et reste marqué par cette période historiquement indécise mais décisive par le mouvement des idées qu'est la période 1810-1820, et il assimile mal l'évolution de la société après 1830. « Homme d'État de la monarchie stationnaire » selon Lamartine, pour Faguet « il a commencé par l'assurance, il a continué par la certitude, et il a fini par l'inafaillibilité ». C'est que cet homme sociable fut en réalité un homme seul à cause de son milieu d'origine assez fermé, à cause de la séparation recherchée entre sa vie privée et sa vie politique et à cause de sa supériorité même.

Les immenses capacités intellectuelles qui l'ont placé avec éclat au premier rang du monde des idées et de la politique ne doivent en effet pas faire oublier que la vie l'a rendu vulnérable et nostalgique. Sa biographie le montre à la fois comme une personnalité exemplaire tentant d'infléchir la marche de son temps et comme une individualité d'exception, engagée dans un combat incessant et acharné contre le mal et contre le malheur, se consacrant à la recherche et à la découverte du bonheur dans les joies de l'esprit, l'intensité des sentiments et l'élévation de l'âme.

NOTES

1. Archives nationales, 42 AP 1-299 — fonds déposé en plusieurs versements par la famille Schlumberger. Il serait souhaitable que le catalogue de ce fonds soit publié.

2. 42 AP 143 : 32 lettres de Mme de Mirbel à Guizot.

3. 42 AP 210 : 63 lettres de Mme Mollien à Guizot (1861-1866) et copies des lettres de Guizot à Mme Mollien (1849-1874) : 1184 ff.

4. 42 AP 199 : 600 lettres de Mme Lenormand à Guizot (1848-1874) et copies des 101 lettres de Guizot à Mme Lenormand (1848-1869).

5. 42 AP 180-181 : 126 lettres de Mrs Sarah Austin (1840-1847) et 126 lettres de Guizot à Mrs Sarah Austin, que celle-ci avait rendues.

6. 42 AP 209. Cf. aussi A. J. Tudesq, « Guizot et la Seconde République », in *Actes du colloque François Guizot (Paris, 22-25 octobre 1974)*, Paris, Société de l'histoire du protestantisme, 1976, p. 171-197.

7. AB XIX 3754-3782.

8. De nombreuses parties de ces correspondances mériteraient d'être divulguées.

9. Vêga, *Madame Guizot, la mère d'un grand homme*, Paris, 1901. Charles Pouthas identifie Vêga à la comtesse d'Agoult.

10. Notes du cabinet de Londres, du 17 octobre 1870. *Lettre de M. Guizot à Messieurs les membres du gouvernement de la Défense nationale*, Lisieux, 1^{er} décembre 1870. Lettre de Guizot à Gladstone, du 17 janvier 1871, British Library, Add.mss. 44.429.

11. Phrase lancée en janvier 1844 de la tribune de la Chambre aux légitimistes, lors de l'« affaire de la flétrissure ».

12. Cf. L. Theis, « Guizot et les institutions de mémoire », in *Les Lieux de mémoire*, P. Nora, éd., 3 vol., Paris, 1986, t. II, *La Nation*, p. 569-592.

13. A. de Pontmartin, *Le Correspondant*, 1^{er} octobre 1874.

14. Parmi les amis anglais de Guizot : Sir Robert Peel et Lady Alice Peel, Lord Aberdeen, Lord Stanhope, Sir Holland et Lady Mary Holland, Lord John Russel, Sir John Boileau et Lady Catherine Boileau.